

DEUXIÈME ANNÉE. — VOL. II

Nº 10

TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



SOMMAIRE :

- I. — J. LAFORGUE. — Les Dragées grises (*Inédits*).
- II. — Paul ADAM. — Le Parlementarisme.
- III. — P.-M. OLIN. — Les procès Jameson et Parnell.
- IV. — Henri MAZEL. — Le Règne des vieux.
- V. — Francis VIELÉ-GRiffin. — Pourquoi pas?
- VI. — Notes et Notules.

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

—

Le 1^{er} Janvier 1891

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant le 1^{er} du mois.

Abonnement : UN AN. 5 francs.

(Tirage restreint sur Hollande 20 francs)

Pour abonnements, dépôts, etc..., s'adresser directement à M. Edmond Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

En vente au numéro chez :

EDMOND BAILLY	:	11, Chaussée d'Antin.
MARPON et FLAMMARION	:	Boulevard des Italiens.
id.	:	Rue Auber.
DENTU	:	Avenue de l'Opéra.
SÉVIN	:	Boulevard des Italiens.
TRESSE et STOCK	:	Galerie du Théâtre-Français.
BBASSEUR	:	Galeries de l'Odéon.
SAVINE	:	12, Rue des Pyramides.

ET

à BORDEAUX :	à la Librairie Illustrée de la Gironde.
à NIMES :	chez A. Catelan, rue Thoumayne.
à BRUXELLES :	chez Lacomblez, rue des Paroissiens.
à LIÈGE :	aux bureaux de la Wallonie, 8, rue St-Adalbert.

INÉDITS DE LAFORGUE

DRAGÉES GRISES

Au printemps de 1886, Jules Laforgue écrivit des aphorismes successivement intitulés : PRALINES CREUSES, GRAINS D'ALOËS, DRAGÉES A AVALER, DRAGÉES GRISSES.

Ceux qui parvinrent à leur rédaction définitive furent par lui publiés dans LA VOGUE du 25 avril 1886 sous le titre de MENUES DRAGÉES AU CAMPHRE.

Les autres sont exactement reproduits ci-après, même informes.

Première entrevue d'aveux. Dès qu'on s'est bien dit et dûment déclaré « je t'aime », un silence, presqu'un froid. Alors, celui des deux qui est destiné à s'en aller plus tard le premier (c'est fatal) commence ses inutiles litanies rétrospectives : « Ah ! moi, il y a longtemps déjà !... Tenez, vous ne saurez jamais !... Oh ! la première fois que je vous vis... etc. (Et il embellit la chose, poussé déjà à crier à la réalité présente : « Tu as beau faire, tu ne seras jamais à la hauteur de ce que j'avais rêvé ! ») — Et elle répond de même et surenchérit pour n'être pas en reste. Ils sentent déjà le vide sous leurs pieds, et les voilà accumulant de part et d'autre les heures d'un passé perdu, qu'ils idéalisent encore pour le rendre plus irréparable,

ET
0908
41
2

879428

— autant de pelletées de terre jetées sur le cercueil du commun rêve.

Mariage d'amour, voyage de noce, soirée de Noël en train express. Impression, pour tous deux, d'exil et d'abandon surhumain en la nature.

Alors, comme aux âges préhistoriques, la Femme frissonne, son premier et dernier instinct est de se blottir contre l'Homme, et ses yeux levés, ne cherchant pas plus haut (n'eût-il que la taille d'un fantassin) que le regard du Vainqueur qui a aménagé la terre et fondé le foyer, se font terrestrement amoureux. Et, comme aux premiers jours aussi, dégoûté de la volupté et repoussant sa petite compagne terrestre, l'Homme fixe tristement les profondeurs toujours mystérieuses du ciel, et voudrait bien aussi se blottir contre un Vainqueur qui aurait aménagé l'univers et fondé un foyer supérieur. On connaît le reste.

Certes si l'Homme ne s'était fait des religions, ce n'est pas sa compagne qui aurait eu cure de succédanés de ce genre.

Maintenant elle a pris cette œuvre de l'Homme, et son génie pratique et quotidien en a chassé l'Infini primitif pour y installer un laboratoire d'idéal, de mystère et de remords, à la gloire, à la culture et aux intérêts de son sexe.

En attendant que, avec l'anarchie moderne, ce merveilleux génie pratique si jeune comparé à l'Homme, si vailant et si également quotidien, chasse l'Homme de la Science et ne lui laisse désormais que le bon vieux rôle de rêveur lanceur d'hypothèses, le rôle de fantaisiste et d'artiste intuitif.

La femme, merveilleux suppôt du Progrès, reste décidément fermée à la mélancolie des ruines historiques. Elle n'a pas, il est vrai, notre vieille et noble éducation classique, et n'y parviendra jamais car sa précocité passionnelle et sociale ne lui en laisse pas le temps. — En voyage de noce, soyez sûr, et malgré la louable rêverie de

ses attitudes, que chaque ruine que vous lui faites visiter, lui suggère, plus ou moins immédiatement, l'achat de quelque nouvel article d'installation moderne.

Histoires de femmes. — Le jeune B. déclare son fol amour à Mme A. Celle-ci répond par de douces choses d'affection et veut jouer avec lui le rôle connu de la tendre et inaltérable amie. Le jeune B. lui laisse surprendre, et lui fait comprendre, qu'une Mme de C. est déjà pour lui cette amie depuis un an, et que c'est autre chose qu'il lui demande, à elle : de l'amour en action. — Que fait Mme A. ? une sincère et atroce scène de jalousie et de vertu au jeune B. à qui elle fait honte et qu'elle ne revoit plus. Puis elle passe six mois à méditer sur l'horrible complication d'âme de cette Mme de C. qui fait la grande sœur avec cet enfant de B. tout en ayant pour amant un superbe viveur, fatal et discret. — Et le septième mois, elle se trouve avoir enlevé cet amant à Mme de C.

La Femme achalande l'Ennui et l'Ennui le lui rend bien. La Femme et l'Ennui attisent la Littérature, et la Littérature le leur rend bien. Et il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

Ce qui fait pour moi le charme du passé, me répondait en souriant une toute jeune mère de deux jumeaux, c'est que nous nous sentons son aîné, voilà ! Oui, je me sens comme l'aînée de mon modeste passé, comme une grande sœur qui n'aurait jamais qu'un jour de sagesse d'avance sur sa moins expérimentée mais plus jolie cadette.

En rentrant chez moi, je m'interrogeais aussi, le long des murs et je me pris à murmurer : « Le charme que nous trouvons à notre passé, c'est que les témoins en sont dispersés ! » — Et me voilà m'exaltant sur la découverte de cette étonnante aubaine.

Relevé sur le livre où les touristes écrivent leurs réflexions au château de Laufen qui domine la chute du Rhin à Schaffhouse : « La romanesque et décadente littérature contemporaine ne saurait pas plus m'induire en infidélité à ma modeste femme, que le perpétuel et grandiose tonnerre de ce torrent n'empêche de dormir les honnêtes gens qui logent sur ses bords ! » Signé : Perri-chon fils.

Tu reviens de votre voyage de noces : certes, tu ne connais vraiment pas encore ta femme. Mais voici la pierre de touche ; c'est la façon dont elle va comprendre et goûter tes amis, tes chers amis choisis et éprouvés à loisir, — ceux-ci ne sont-ils pas, en effet, autant d'exemples de ce que tu aurais pu et voulu être si tu n'étais pas toi-même ?

Si j'étais femme, l'amour que j'accueillerais avec le plus de reconnaissance serait un amour qui dans toutes ses lettres et toutes ses entrevues et surtout ses lendemains d'abandons proteste de sa *sincérité* comme d'une denrée infiniment précieuse et insaisissable et comme ces consciences louches qui protestent furieusement de leur innocence sans que personne les interroge.

L'éternelle formule pour renouer une liaison blessée c'est de supplier l'objet aimé de vous accorder « une dernière entrevue ». On n'est pas plus innocent.

Les femmes me font souvent l'effet de bébés, de bébés importants, monstrueusement développés. Observez-les sous cet angle, surtout celles si nombreuses à l'étranger qui portent les cheveux courts et bouclés ; on est d'abord déconcerté, et puis on se sent des démangeaisons richement

asiatiques. — O incurables bébés, si vous ne souffriez pas le martyre pour nous mettre proprement au monde, quelle tenue de dilettantes nous nous permettrions !

La vie a beau être réaliste et train-train, l'argument irrésistible, mais absolument irrésistible (peut-être parce qu'il est le pire des madrigaux) pour vaincre une femme c'est la menace d'un suicide. Méditez-ça, c'est magnifique !

Pour toucher irréparablement une femme — c'est, au premier sourire qu'on obtient d'elle, et cela de loin, dans un salon, dans une foule, à la messe (plus le contraste est cru mieux ça vaut) de répondre à ce sourire par une sauvage grimace d'homme primitif qui fait qu'elle ne reconnaît plus votre visage et s'effraie — mais si flattée ! — d'avoir touché en vous — et par un sourire ! — le tréfond incivilisé si riche en surprises de passion de l'être humain.

De même qu'on finit pas s'habituer à y voir dans l'obscurité, on finit par parvenir à se trouver soi-même bien seul dans ce bruyant bas-monde.

La civilisation est évidemment dans l'éloignement progressif de l'animalité. Or, dans cette voie, que trouver encore après la chasteté systématique et le suicide, ces choses pourtant vieilles comme l'Inde ?

Devant un visage de femme catégoriquement ensorcelant pour moi, — me dire 1^o ce visage est d'effet superficiel pour le reste de mes co-mâles et d'effet couramment nul pour les femmes, 2^o ce visage vieillira ou s'enlaidira

pour ne pas ajouter et peut mourir — et le charme sera rompu. Donc ce charme est arbitraire, arbitraire! arbitraire!! — Mes frères, nous vivons sous un régime d'arbitraire! — Si encore ma première vue avait ensorcelé celle dont la première vue m'ensorcela! mais non, ces coïncidences n'arrivent jamais. — Que les femmes fassent les mêmes réflexions sur le charme de l'homme (le charme de l'homme oh! la la) et on pourra s'entendre sur cette terre de préjugés constipeurs.

La vie est un amour de tête du Néant (du moins cette idée me plaît à retourner).

Voyage de noce. En barque. Elle se penchant se mire dans le lac : « Oh! regarde comme je fais bien sur ce fond de joli ciel, bleu, bleu! » — Lui sourit : il sait que le joli ciel bleu si nostalgique c'est simplement du vide inhumain et menteur, comme il sait que ce joli visage aux yeux bleus si nostalgiques c'est du vide menteur et inhumain — au total l'amour et les religions — Il répondit : vide sur vide. Quelle insupportable manie de faire toujours de l'esprit, pense-t-elle.

— Etre heureux.

Dans des circonstances où de l'avis universel et du mien je dois être heureux ou ce n'est qu'un mot — je me le répète pour me le faire accroire, je l'en remercie, elle, avec des baisers cultivés pour me le persuader encore — Et je le raconte aux autres ou le leur écris pour qu'on m'envie et qu'ainsi je ne puisse plus douter que je suis dûment heureux.

Et ce n'est pas, je le sais! — Et si dans la rue je rencontre un couple, je crois qu'ils sont heureux et les *envie* !! Il est aussi contradictoire de tenir le bonheur que d'arriver à se débarrasser des servitudes corporelles.

Il n'y a par rapport à l'infini (qui est réel) ni gauche ni droite, ni haut ni bas ni centre, etc. —

Il n'y a par rapport à l'infini désir (cet amour de l'idéal qui mène le monde) ni

Le bonheur est une convention comme le système des poids et des mesures.

Je mens en disant que je suis heureux, en ce moment, ou que je l'ai été, mais Demain! Demain je serai heureux C'est comme l'enseigne du barbier gascon. Aujourd'hui en payant, demain.

Les communiantes.

les mondaines à la messe

1 « avoir de la religion.

2 « avoir la Foi!

3 « avoir réellement le sens du Divin !

La Femme est pratique — elle vit dans le fini — elle n'est pas triste — l'Homme est son bon dieu, son fétiche son infini — Elle ne comprend pas l'histoire ancienne — l'archéologie — celles qui peignent ne comprennent pas les vieux tableaux gauches —

l'Astronomie ne l'intéresse pas — mais la médecine pratique oui

On a chanté leurs mollets !

Il m'est arrivé trois, quatre fois qu'une femme, à dîner dans le monde ou dans un landau aux 4 places occupées m'ait fait le pied — mon pied restait figé, insensible, passif, inconscient, mon regard ailleurs, ma conversation fort vive —

je n'y croyais pas — je me disais sur le moment même après chaque frôlement de ces pieds gantés de chevreau, je rêve, voilà tout ça n'existe que dans quelques romans de P. de Kock.

(Chercher les raisons physiologiques, sociales, etc.)

Pourquoi la femme aime-t-elle ceux qui souffrent — (ça lui rappelle-t-il sa condition d'esclave?)

Pourquoi est-elle heureuse d'un fils faible et heureuse d'un mari fort? (parcequ'elle était faible quand elle portait son fils — et parceque son mari était fort quand elle fut fécondée — Elle fait ce raisonnement : les femmes aiment les maris forts — donc si mon fils est faible aucune ne viendra me l'enlever.

Il y a aussi ce mécanisme : son mari est fort et brutal — désillusion qui provoque en elle l'adoration de l'homme faible — mais la nature féminine reprend le dessus comme toujours et grand-mère elle aimera de forts petits-fils.

Qu'y a-t-il au fond de notre dépit d'être trompé par la femme aimée.

Pourquoi aiment-elles les mauvais sujets?

Nous avons à la posséder — Elle n'a qu'à se donner — attendre — subir — être toujours prête à se composer un maintien — pauvre esclave, pauvre vestale toujours à entretenir le feu. Eh bien il faut qu'elle devienne notre égale sur ce point encore.

— Et alors égaux — l'adultère sera rare — ce sera une question d'honneur mutuel — Et la femme tuera en duel l'homme qui l'aura trompée.

— On pourra s'aborder sans baisser les yeux.

— La femme est passée Dieu — Elle a du moins sa théologie. Halte-là trop de simonie dans le temple.

Edg. Poe — Crawford — tous ces Américains un style de boniment « Vous allez voir ce que vous allez voir »

Je ne trouverai beau et pur que ce que j'imagine et ce dont je me souviens, — ce qui peut arriver et ce qui a été. Je me sens comme un Ariel au dessus du Présent — l'odieux et quotidien et importun Présent — ainsi pour la femme et tout — Oh qui jettera un pont entre mon cœur

et le Présent ? C'est que le souvenir et le rêve sont l'art d'enchâsser les moments, de les prendre en eux ébarbés du moment d'avant et du moment d'après, des regrets et des appréhensions qu'eut aussi ce moment. Aux paysages il enlève le trop froid et le trop chaud et tous les ennuis du corps — l'âme seule est prise — Et ne vivre qu'avec son âme... Ah ! ne vivre qu'avec son âme !

L'Innocence — pourquoi toujours représentée par une jeune fille.

D'ailleurs la fin de l'homme approche. Il est vieux, il sait l'histoire, il a engendré tant de faillites, et la science vient de lui donner le dernier coup. — En avant les troupes fraîches, la femme qui n'a encore ni passé, ni regrets, ni déceptions.

Le gynécée futur, l'homme, arts, hypothèses, grosses manœuvres, musiques tristes.

Antigone va passer du ménage de la famille au ménage de la planète.

Quelles reflexions font-elles en voyant des nus — non en marbre car l'idéal sommaire est de tradition — mais dans les nus du Salon quand elles voient comme on les flatte en supprimant des choses. N'ont-elles pas honte de leur réalité complète et des méfiances sur l'homme qui pour le beau supprime ces réalités — même les antiques (les hommes ont le pubis velu, les femmes non)

Je croupis dans les Usines du Négatif

La douleur, c'est le plaisir éternellement déçu dans sa foi au nouveau, dans sa passion d'inconnu.

Je viens de gagner une gageure. En plein Paris j'ai passé trois journées sans adresser la parole à mes semblables, sans ouvrir la bouche, seul. Essayez vous m'en direz des nouvelles.

Dans un bal blanc. La croisade féminine pour la propagation de l'Idéal, c. à d. de l'espèce. Elles se sentent les coudes. Ça fonctionne à l'aise dans la complicité de cette musique, des parfums, des fleurs, des lumières, tandis qu'il n'y a de vrai, sacré nom de Dieu, en fait de musique que les voix de la nature, en fait de fleurs que les fleurs sauvages, en fait de parfums que les parfums humains, en fait de lumières que la loyale lumière du soleil (qui n'a jamais trompé personne), en fait de toilettes que le nu. Là tout est revu, corrigé, hypertrophié ou atrophié selon l'idéal du siècle. On montre ses épaules, on abandonne sa taille, les conversations sont exquises et sans fond. Ça veut faire croire à l'Idéal comme pain quotidien dans la vie. Et l'on s'y laisse prendre. On joue l'animal très-distingué. On fait sa partie. Les mères font tapisserie d'un air fortuné et qui n'a rien à cacher. Et l'orchestre sonne l'hallali aux fiançailles. Moi j'erre convaincu des phénomènes nommés Vide, Gène sociale, Ennui humain, Vieillesse. Pitoyable attitude d'ailleurs.

Je voudrais trouver des pensées belles comme des regards. Malheureusement ma nature répugne au mensonge qu'il doive être bleu ou noir.

LE PARLEMENTARISME

Le plus grand obstacle au développement de l'idée socialiste, est, assurément le règne du système parlementaire.

Il serait facile et vraiment oiseux de rappeler les scandales et les hontes qui déshonorèrent les militants de ce système. La récente épopée de Monsieur Mary-Raynaud devrait suffire à provoquer dans le pays une émotion telle que Tout sombrerait devant la colère publique. Malheureusement, le sens moral s'atrophie chaque jour. Si les journaux révèlent les escroqueries et les malversations d'un homme en place, vous entendez murmurer et vous voyez sourire les plus habiles avec le geste de juger le malfaiteur « un malin qui donnera du fil à retordre à ses adversaires. »

Rien ne déconsidère plus.

Cependant l'aventure de ce banquieroutier élu représentant du peuple est un exemple de ce qui se passe le plus ordinairement. Là où échouera un impeccable logicien et un honnête homme ardemment dévoué aux principes qu'il expose, le premier financier venu, pour peu qu'il sache acheter quelques suffrages et éblouir d'un luxe de surface l'âme naïve des paysans, emportera la place.

Le peuple des villes sait mieux discerner parmi les candidats offerts à son suffrage ceux que pousse un véritable prosélytisme social ; il compte pour peu la réputation de fortune et l'influence commerciale du brigueur de votes. Le paysan plus épais n'accorde guère confiance qu'au gros propriétaire, à l'industriel ayant réussi dans son commerce, ou aux candidats qu'ils présentent, et protègent. En sorte que la fameuse conquête du suffrage universel est restée pour les huit dixièmes de la France une légende

sans application, et que le régime censitaire persiste, en réalité, à présider la manœuvre électorale.

L'argent mène seul la politique. Ce fut une grande habileté de la bourgeoisie jacobine que d'arburer en tête de ses programmes le développement de l'instruction publique. Sous couleur de favoriser la culture intellectuelle du peuple, elle obligea ce même peuple à payer, en forme d'impôt, la rétribution des agents électoraux les plus constants. L'instituteur fut créé, cet être misérable, sans liberté, fonctionnaire asservi aux caprices de la préfecture et chargé par elle de recueillir des votes pour le gouvernement qui le saline. On sait l'influence qu'ils acquièrent dans les communes rurales, cette sorte de petite tyrannie locale exercée sur les familles par l'intermédiaire des enfants, par ces mille tracasseries que la loi sur l'instruction laïque et obligatoire les autorise à exercer. Il ne faut pas s'y méprendre. Tant de sacrifices ne furent demandés au contribuable et acceptés par les parlements que pour constituer, dans le pays, une manière d'espionnage permanent. Semblables aux soldats recruteurs de l'ancien régime ces agents obligent l'électeur à s'enrôler sous la bannière gouvernementale. On n'épargna ni peine, ni argent pour satisfaire ces prophètes de l'évangile républicain. Ils habitent la plus belle demeure du village ; ils ont l'habit de la ville, et la décoration violette ; confort et honneur, tout ce qui en impose à la simplicité des âmes rustiques.

Le soin de répandre l'instruction réelle et de cultiver l'esprit populaire était bien peu de chose dans le plan des politiciens qui organisèrent cette propagande du laïcisme. Un fait très récent le prouve. Monsieur Déroulède, bon homme qui ne veut soupçonner les dessous de l'effort politique, présentait naguère à la Chambre, lors de la discussion budgétaire, un amendement destiné à établir le principe le plus merveilleusement démocratique qui soit : les élèves les plus intelligents des écoles communales doivent obtenir des bourses qui leur permettent de suivre, dans les lycées, les cours de l'enseignement secondaire.

Eh bien, cette Chambre apparemment si soucieuse du progrès intellectuel des masses, refuse de discuter l'amendement Déroulède. La féodalité de l'argent ne tient pas à

ce que les enfants du pauvre puissent venir dans le temps de la génération prochaine disputer à ses fils les sinécures du gouvernement.

Appuyés par l'espionnage et la propagande des instituteurs qu'il gagent aux frais du contribuable, et devant, pour la majorité, leur élection à l'esprit avaricieux des campagnes, les parlementaires s'installent au pouvoir sans l'obligation de remplir les promesses de leurs programmes. Ils savent qu'à la fin de la législature, ces mêmes serviteurs du ministère recommenceront leur pression efficace. Ils ne doutent pas du succès. Il leur reste une fois dans le Palais Bourbon, à traiter, pour le mieux de leurs intérêts, les affaires personnelles.

Rien de plus amusant, en effet, que de voir les jours de la rentrée des Chambres, ces fabricants de sucre, ces gros propriétaires, ces industriels enrichis se reconnaître et se grouper dans les couloirs. Une allure joviale enlumine leurs faces rubicondes. Ils se félicitent et entament aussitôt de laborieuses négociations commerciales qui noueront aux extrémités du pays, les engagements des spéculateurs. On maquignonne les opinions sur les douanes et les entrées, on échange un vote sur les sucre contre un vote sur les céréales, on se promet assistance, on se concède des monopoles, on arrange d'accord la marche à l'assaut du ministère ennemi. Les betteraviers fraternisent avec les bouilleurs de crû. Les œnophiles rompent avec les libres-échangistes.

Le Palais Bourbon devient aussitôt une succursale de la Bourse et restera tel. Si, par hasard, quelque député convaincu tente de parler au nom de la Douleur Humaine et du capital travail, il se déconcerte devant l'impudence et les rires de la majorité qui écrase sous ses brocards le trouble-fête. Les hommes du centre votent en bataillons, sans même avoir entendu ce que l'on propose, et selon l'ordre du chef de file auquel ils se sont vendus moyennant la promesse de faire concorder les voix du groupe sur l'unique projet qui intéresse leur trafic particulier.

Voilà en quelle succession saugrenue de conséquences insoupçonnées par les fondateurs du suffrage universel, il arrive que les détenteurs principaux du capital-argent

représentent le capital-travail dont la défaite leur importe, par dessus toutes choses.

Inutile de parler à ces mangeurs de prêtres, à ces athées, de charité évangélique et d'altruisme. Le seul égoïsme les guide. Ils n'accorderont quelque loi protectrice aux représentants du travail que par peur de voir le bonhomme *Populus* montrer les dents et dépaver les rues. Il a fallu la grève de Montceau-les-mines pour obtenir en France un sérieux usage du principe de participation aux bénéfices. Le meurtre de l'ingénieur Watrin avait préparé les voies.

Nous en sommes à cette barbarie sociale. Les trente millions de travailleurs ne peuvent obtenir un allègement à leurs maux que s'ils menacent d'assassiner les employeurs ou s'ils accomplissent le crime.

Et pourtant nous vivons en République, et, dans notre pays, furent proclamés les Droits de l'Homme, il y a cent ans à peine.

Il serait extrêmement curieux de poursuivre, avec exemple à l'appui, une étude précise du parlementarisme actuel.

On y verrait la Bourse du Palais-Bourbon mieux organisée que l'autre avec ses agents de change, ses coulisiens et ses allumeurs qui crient dans les couloirs la cote des bureaux de tabac, celle des pensions aux légionnaires d'un 24 février quelconque, celle des monopoles à vendre, celle des courtages possibles sur les concessions de chemins de fer, l'adjudication des fournitures d'Etat et les décosations honorifiques, et quels votes et quel nombre de votes coûtera chacun de ces lucratifs priviléges, quel ministre en tiendra commerce.

On y verrait les chefs de groupes acheter les consciences encore indécises, et, couverts aux yeux ahuris du peuple par la pompe de discours patriotiques, batailler le gouvernement afin d'enlever, par la conquête du ministère, le droit de brasser en grand les affaires publiques.

Pour paraître et affirmer ostensiblement leur prestige, il faut de l'argent à ces chefs de groupe. Les banques interviennent. Elles désirent tel monopole, tel vote, qui fera la hausse ou la baisse des titres selon les caprices de la spéculation. Le pot de vin acquiert la complicité de ces

chefs qui mènent à l'urne leurs bataillons à solde. Ainsi s'achètent les droits d'émissions financières, les garanties d'Etat sur entreprises industrielles, même la guerre coloniale qui garantira, en ses profits, quelque riche exploiteur de la naïveté orientale rebiffée.

Souvent les leaders de parti ne se contentent pas de ces bénéfices. Leur existence de luxe et de débauche dévore les capitaines. A la veille d'une échéance douteuse, ils vont trouver les banques qui les commanditent eux et leurs groupes. Ils obtiennent une avance. Bientôt les avances s'accumulent. Voilà nos leaders liés pour long-temps à qui les acheta. Ils ne sont plus que les employés salariés d'agences financières, dont ils aident les spéculations honnêtes ou non.

L'on obtient alors le krach de l'Union générale, acheté par certaines banques juives à Gambetta, la banqueroute du Panama, l'effondrement de la Société des Métaux manigancé afin de livrer le Comptoir d'escompte à un syndicat puissant d'israélites.

En vérité il est grand temps qu'il vienne, le Christ de la charité sociale, qu'il vienne chasser les marchands du Temple et renverser l'étal des changeurs !

PAUL ADAM.

JAMESON ET PARNELL

DEVANT LA CONSCIENCE ANGLAISE.

M. Jameson ! ce nom pourra rester comme le prototype, et la victime à la fois de cette énergie sceptique, et de ce cant ridicule qui font la gloire et la honte de la race anglo-saxonne.

Aussi M. Parnell qui après M. Dilke, va très probablement subir l'abominable effet de cette hypocrisie anglicane qui mêle tant de choses n'ayant rien à voir entre elles.

Soyons logiques : Qu'importe la vie privée d'un individu, lorsque publiquement il est d'une grande valeur ? L'Angleterre whig s'est déjà privée de son leader indiqué sous le ridicule prétexte que cet homme avait été compromis, dans dieu sait quelle banale aventure d'adultère. La catholique Irlande serait-elle par hasard assez pourrie pour suivre ce grotesque exemple ? Car enfin, que M. Parnell soit ou non coupable (coupable d'un crime que tout le monde en somme a commis) en quoi cela peut-il infirmer son admirable dévouement à la sainte cause d'Erin ? Pourquoi confondre les actes de l'homme privé avec ceux de l'homme public ? Une cause ne peut exiger qu'un sacrifice de tous les jours et de toutes les heures *en les heures nécessaires*. Hors de là l'individu reste maître de lui-même. Parce que, par exemple, l'on ne rencontre pas dans des circonstances normales la femme la plus apte à revêtir sonrêve, il faudrait y renoncer en vertu de nous ne savons quels absurdes et monstrueux monitoires politiques ? Que vous frappiez l'homme public quand l'homme public fault, c'est justice, mais ne soyez assez sots pour accabler l'homme public sous les fautes de l'homme privé que vous êtes radicalement inaptes à juger et même à comprendre.

Quant au cas Jameson, rarement notre vieil et tenace amour de sincérité n'a été plus sévèrement offusqué.

Nous serons brutalement sincère puisque si peu l'osent être !

Mais remontons un peu plus loin.

Qu'est-ce en somme actuellement que l'esclavage ?

La soumission d'une race inférieure à une race supérieure.

Voilà au moins ce qui se passe en Afrique.

Et en Europe s'il vous plaît ?

Nous assistons à l'asservissement d'individus d'une race par d'autres individus de la même race, et ce sont ces bons hommes qui se permettent d'être antiesclavagistes. Piteux pitres, va ! Et qu'aurez-vous obtenu ? Le Brésil avait conservé l'esclavage du noir. De grotesques philanthropes sont parvenus à faire supprimer cet *odieux abus*. Voyons en le résultat : L'esclave noir représentait pour son propriétaire un certain capital qu'il ménageait et entretenait. La servitude ayant été supprimée, le noir, âme fainéante s'il en fut, refusant tout travail, obligation fut de venir chercher des bras en Europe : des milliers d'émigrants, leurrés par d'admirables promesses débarquent au Brésil liés (*esclavagés*) par d'épouvantables contrats de la portée desquels ils ne se doutent nullement. Et ceux-là n'étant *propriété* ne sont jamais entretenus dans la condition des esclaves, cette condition étant considérée comme trop coûteuse — trop belle enfin — pour eux. Et ces pauvres diables, usés, vidés, tués presque, en quelques mois, sont dès lors simplement rejetés comme des instruments sans valeur *puisque ils ne représentent aucun capital* ! Voilà le résultat le plus palpable de l'antiesclavagisme : On a supprimé la servitude, douce en somme du noir pour la remplacer par la servitude implacable de l'exploitation moderne du blanc par le blanc. Et maintenant, Seigneurs ! vantez-vous, ô bons philanthropes !

Car en somme, depuis des siècles à quel spectacle assistons-nous ? A la lutte des races contre les races. Désormais nul doute n'est plus possible. La seule race destinée à une inévitable victoire est la race aryenne, et la seule chose qui puisse retarder cette victoire est son ata-

viue générosité. Prise de nous ne savons quel enthousiasme égalitaire, elle, la hiérarque, un jour a proclamé l'égalité des races humaines et il existe encore actuellement des imbéciles qui récitent le credo de cet inepte dogme. La vérité est que, fatidiquement une race supérieure supprime une race inférieure. Nous l'avons déjà vu avec les antiques races d'Europe dont il ne reste rien et assistons encore à ce spectacle partout, spécialement en Amérique où les seuls éléments vitaux sont Aryens. Même l'aborigène civilisation azteque a dû succomber. Donc n'agitons plus de fallacieux sentiments d'humanité retardataire, soyons conséquents avec nous-mêmes. L'Afrique, nous ne la conquerrons qu'en supprimant la race qui l'habite et en nous y implantant, nous, blancs. Donc, au lieu de lutter contre les bons Arabes qui la dépeuplent par leurs incessantes razzias (ne fermons surtout pas leurs débouchés) et contre les naïfs anthropophages qui les aident de leurs immémoriales habitudes, il serait bien plus logique de leur donner toute facilité d'exercer en sécurité leurs petits commerces. D'ailleurs qu'on le veuille ou non, l'alcoolisme se chargera bien tout seul de ce grand nettoyage et un jour viendra où la race aryenne ayant supprimé toute autre race, la terre pourra commencer alors, une ère vraiment progressive. L'antiesclavagisme est l'une des plus généreuses *utopies* de cette trop généreuse race aryenne qui ne veut pas comprendre que sa vraie générosité serait d'être exclusivement généreuse envers soi-même.

Mais revenons à notre Jameson. Quelle horreur en cette pudique presse anglaise — et continentale aussi — (dont la pudeur n'est d'ailleurs que publique) contre des agissements (s'ils sont vrais, clame-t-elle en un dernier espoir) qui révoltent sa religieuse conscience.

Quoi, un voyageur qui sait ce qu'en ces pays vaut la vie d'un nègre — certains nègres ne sont-ils pas plus proches du chimpanzé que de l'aryen — d'un nègre (que dans un mouvement de mécontentement M. Stanley n'hésite jamais à tuer d'un simplificateur coup de revolver) pour avoir, lui curieux, un aperçu de l'une de ces scènes si contestées d'anthropophagie, offre (de ses propres deniers) un sujet, et puis assistant à la chose, banale en somme là-bas, et la

croque en quelques dessins, horreur ! C'est un misérable, encore un peu on le traite lui-même d'anthropophage (et puis à la fin des fins, on n'a pas encore démontré quel crime cela pourrait bien être, l'anthropophagie) et tous sont d'accord pour proclamer que M. Jameson est le dernier des infames.

Non, messieurs les Anglais, vos vieux lords pourront violer, et avec quels cruels raffinements de frêles petites vierges ou l'espoir de votre couronne pourra se compromettre avec de trop dociles petits télégraphistes, l'intérêt de votre dignité, de la *respectabilité* de ces gens-là, vous force à cacher ces fredaines sous un voile opaque. Mais les gloires de votre caractère (ce caractère que nous admirons et haïssons si fort), ce sang froid et cette indifférence qui vous font si bien vous plier à toutes les conditions de vie des pays étranges où vous dominez, les nierez-vous ? M. Jameson, s'il a fait ce dont vous l'accusez (et nous qui ne sommes anglais ne saurions l'en blâmer, car à sa place nous eussions très probablement fait comme lui) n'a suivi que la logique de son caractère national, de votre caractère enfin !

Et eut-il créé pour ses yeux d'artiste cette scène d'anthropophagie devrions-nous lui être reconnaissant d'avoir fixé d'une façon authentique ce qui d'ici peu sera plus loin de nous et aussi légendaire que les guerres de Troie et la baleine de Jonas ?

PIERRE M. OLIN.

LE RÈGNE DES VIEUX

Le Règne des Vieux, c'est l'appellation dédaigneuse dont certains stigmatisent notre époque. Est-elle méritée? est-il vrai que les vieillards accaparent fonctions, charges, honneurs, et que les jeunes gens n'ont aucune influence dans la direction des affaires générales? et si, c'est vrai, est-ce un bien ou un mal? voilà les deux questions que je voudrais examiner avec rapidité et indépendance, au risque de ne point m'entendre avec M. Paul Mougeolle, auteur d'un livre sur ce sujet et sous ce titre.

Pour ce qui est de l'importance numérique, nul ne nierait celle des jeunes générations; il est possible que la France soit le pays du monde où l'étiage de la vie moyenne soit le plus haut et où, par suite, la proportion des personnes âgées soit la plus considérable; cette proportion n'en fait pas plus obstacle à l'écrasante majorité des jeunes, d'autant plus que ce ne sont pas parmi ceux-ci que se multiplient les abstentionnistes. En réalité, loin d'être sacrifiés aux vieux dans les luttes électorales, ce sont les jeunes qui étouffent non seulement les vieillards mais les hommes mûrs. Cela est vrai de tous les pays à constitution démocratique; les vieillards sont un peu plus nombreux en France qu'à l'étranger, un peu moins nombreux dans les grandes villes, Paris notamment, que dans les campagnes, ce sont là des fluctuations insignifiantes par rapport au niveau général. En fait, et en dépit du service militaire, la majorité numérique des jeunes est indéniable.

Mais par contre, il est non moins certain que la proportion est renversée dans les fonctions publiques, et que les très hauts grades sont à peu près exclusivement occupés par des gens très âgés. Ceci est bien explicable:

le morcellement des fortunes, l'accroissement des dépenses normales, le progrès des agglomérations urbaines ont eu pour effet de traquer vers les administrations publiques (nous prenons ces mots dans leur plus large sens) une énorme quantité de personnes auparavant oisives ou s'occupant de travail privé ; du coup les offices d'autrefois sont devenus fonctions, et le service s'est transformé en carrière ; l'ancienneté se mettant ainsi de la partie, les grades élevés sont devenus, par la force des choses, la récompense des longs services, le couronnement de la carrière administrative ; on n'y est plus parvenu qu'à un âge avancé, et dont la limite a toujours tendu à monter, les traitements étant maigres et les appétits s'y cramponnant d'autant plus.

Cet accaparement par les vieillards des hautes fonctions publiques, de celles dont dépend la grandeur du pays et pour lesquelles il faudrait résérer les esprits les plus vigoureux et les plus sages à la fois, a éveillé de patriotiques préoccupations. Certains qui s'en sont émus ont poussé le cri d'alarme avec une sonorité de larynx à décourager les jars capitolins. Sans se mettre aussi bruyamment à sauver la chose publique, on peut essayer de dégager la vérité du milieu des polémiques et des exagérations.

Le raisonnement des jeunes écrivains dénonciateurs du règne des vieux est d'une parfaite simplicité : La vieillesse, disent-ils, correspond à un affaiblissement de toutes les facultés ; confier à des vieillards les plus hautes charges civiles et militaires, c'est remettre la direction du pays à des esprits malades ou affaiblis. Donc, remplaçons partout les vieux par des jeunes.

En cette thèse, il y a du vrai et de l'inexact : c'est ce qu'il s'agit de démêler. Il est certain que l'âge amène un ralentissement dans toutes les fonctions de la vie. Sagesse, dira-t-on. Décadence, répondra-t-on. La vérité est qu'il n'y a rien d'absolu ; l'âge corrigera favorablement ceux en qui s'exagère l'exubérance juvénile, elle accentuera par contre l'indécision chez le prédisposé à cette faiblesse. Même en admettant un type moyen d'activité cérébrale (ces sortes de généralisations sont fort du goût français), il est certaines fonctions qui s'accommodeent d'une sagesse

immuable, et par suite, de titulaires âgés. Rentrons dans la réalité et admettons qu'il faille confier à des jeunes gens les plus hautes missions ; on consentira bien que la présence à leur entour de gens âgés, pouvant les éclairer sans les arrêter, ne pourra être que favorable ; et, de fait, derrière le jeune ministre et le jeune capitaine on trouve toujours les vieux commis et les généraux à cheveux blancs. La vieillesse n'est donc pas le mal absolu qu'on nous dit, le bouc émissaire bon aux holocaustes. Voyons maintenant parmi les principales fonctions publiques celles qui s'accomodent plus volontiers de vieillards et celles qui exigent des jeunes gens.

Nous avons dit que la vieillesse seyait à certaines charges ; on nous concédera, en effet, qu'il n'y a pas péril en la demeure de France à ce que le Grand chancelier de la Légion d'honneur soit un octogénaire. Aux plus hauts grades ecclésiastiques conviennent également les vieillards d'esprit austère et traditionnel, surtout si des mesures libérales, et d'ailleurs non réclamées par le clergé, dégageaient la centralisation diocésaine et modernisaient administrativement l'évêque, ce sosie survivant du préfet du Consulat. Un autre et fort important groupe est celui des fonctions universitaires ou académiques ; là encore les hommes âgés ne sont point déplacés. La science d'abord ne varie pas comme l'esthétique : un vieil érudit ne sera jamais une perruque, comme un vieux poète ou un vieux musicien a grand chance de l'être ; en outre, le savant est l'homme qui vieillit le plus tard ; le cerveau, a-t-on dit, est le sens qui se fatigue le moins ; et le fait est que l'homme de cabinet reste bien plus longtemps jeune que l'homme d'action ; enfin la science ne s'improvise pas ; à vingt ans on peut être un grand ministre, un grand général, un grand artiste, on ne sera jamais un grand érudit ni savant. Donc, qu'on déplaise aux impatients nous nous résignerons de fort bonne grâce à voir des sexagénaires encombrer les Académies, les Bibliothèques, les Facultés et Ecoles. Pourvu qu'ils soient dignes de l'honneur, nous nous déclarerons satisfait.

Pour les fonctions politiques, la question est plus délicate et surtout plus brûlante. Les amplifications oratoires sont faciles et j'en sais qui ne s'en privent pas. Contentons-

nous de serrer de près le problème. Or d'une part la psychologie d'une assemblée se rapproche fort de celle de l'enfant : l'œuvre déplorable de la seule assemblée de jeunes gens que nous avons eue, la Législative de 1791, tient justement, ceci a été bien mis en lumière, à sa composition. D'autre part, les vieillards ont été presque toujours de mauvais ministres et les grands hommes d'état ont presque toujours débuté fort jeunes. Tout ceci se comprend ; on n'a chance de devenir un grand ministre qu'en ayant, en soi, de l'audace et de la confiance, devant soi, du temps ; ce sont là qualités de jeunesse ; par contre les gros défauts d'une assemblée sont la frivolité, la présomption, la passion ; ce sont là défauts de jeunesse. La conclusion c'est que nous ne nous plaindrons pas trop d'assemblées composées d'hommes âgés, nous ne croirons pas tout perdu parce que l'âge d'éligibilité pour le Sénat est un peu plus élevé que pour la Chambre et surtout nous ne proclamerons pas que chez nous c'est le Sénat qui annihile la Chambre des députés ; l'éloquence y perdra peut-être, mais non la vérité. Quant aux ministres, vieux ou jeunes, ils remédieront difficilement au grand mal, l'instabilité de nos institutions ; sans doute un jeune homme est dans de meilleures conditions, mais il faut qu'il puisse profiter de sa jeunesse, et le régime de cabinet ne lui en laisse pas le temps ; la direction d'un pays confiée à un vieillard, déplorable quand elle faisait s'obstiner une monarchie à conserver un Fleury, un Kaunitz, un Hardenberg, présente aujourd'hui un inconvénient moindre ; le ministère meurt toujours avant le ministre.

Malgré tout il vaut mieux qu'un homme d'Etat soit jeune ; la machine politique est si lourde, si écrasante que ce n'est pas trop pour la mettre en train de toute l'ardeur et de toute l'activité de la jeunesse. Ce que nous disons des ministres peut à plus forte raison s'entendre de leurs commis ; tous les services administratifs gagneraient, semble-t-il, à voir leurs postes élevés occupés par des hommes jeunes ; la routine qu'on leur reproche tant est essentiellement un défaut sénile ; je crois bien que si l'on faisait largement appel aux jeunes gens, on trouverait plus de personnes qu'on ne croit acceptant de se charger, soit de services divers occupés par plusieurs employés dans le

même bureau, soit de plusieurs circonscriptions territoriales qu'a retrécies en réalité le développement des routes et des voies ferrées.

Un de ces services administratifs doit être mis à part en raison de son importance, c'est la magistrature. Là, la maturité d'âge semble bien s'harmoniser avec la gravité des fonctions et l'esprit traditionnel qui y règne ; toutefois il ne faudrait pas pousser ceci à l'extrême ; il est bon d'avoir des hommes jeunes au parquet, à l'instruction, à l'audience même ; notre magistrature est aussi satisfaisante que possible sous le rapport de la conscience et de la science, mais elle aurait de grands progrès à faire en matière de rapidité ; la large infusion d'un élément jeune ne lui serait pas inutile à cet égard.

J'arrive enfin à une dernière catégorie de fonctions publiques pour lesquelles, cette fois-ci, je serais disposé à être plus radical que les plus radicaux, les fonctions militaires. Je dis fonctions, je ne dis pas grades : la vie militaire étant devenue une carrière, je conçois qu'il se soit établie là une filière basée sur l'ancienneté et correspondant à une augmentation dans les traitements ; ceci doit subsister parce que c'est juste. Mais ce qui me semble tout à fait inadmissible, c'est que l'âge influe sur le choix du commandement. Le métier militaire est un métier de jeunesse ; tous les grands capitaines l'ont été jeunes et ont cessé de l'être en avançant en âge ; Napoléon lui-même a fini par des désastres que l'âge seul explique ; c'est la jeunesse qui a fait tout le génie de certains généraux, Condé par exemple, et presque tout le génie de certains autres, Alexandre, Gustave Adolphe. L'étonnante jeunesse des cadres explique les victoires de la France révolutionnaire sur les vieilles troupes de la coalition, comme celles de la Prusse en 1813 sur les vieux grognards de l'Empire. Plus récemment nous avons eu un autre exemple, pénible à rappeler mais salutaire, des désastres occasionnés par un commandement sénile : prenez tout l'état major français au début de la dernière guerre ; vous n'y trouvez que des sexagénaires ; c'est là qu'il faut uniquement chercher, à mon sens, la raison de nos inconcevables défaites ; des officiers qui s'étaient vaillamment comportés en Crimée, en Italie, au Mexique, donnent l'exemple de la plus triste

sénilité ; l'âge seul peut expliquer leurs défaillances, leur indécision, leur obstination à garder la défensive ; suppossez-leur vingt ans de moins à chacun, et demandez-vous si leur conduite n'aurait pas différé. Les noms propres me brûlent les lèvres, je préfère ne pas les citer parce que ce sont des réflexions générales que je veux jeter sur le papier et non une appréciation sur un point spécial de notre histoire ; mais la thèse me semble inattaquable ; aucune qualité n'est préférable à la jeunesse pour un général ; et autant j'ai été disposé à faire des réserves sur les autres points, autant je le serais à accentuer mon opinion sur ce point-ci.

Quant à réaliser l'application de cette thèse, c'est là une question fort délicate et que je n'ai heureusement pas à traiter. L'idéal serait la suppression du grade de général, comme en Suisse, et l'existence d'un très grand nombre de colonels parmi lesquels on choisirait chaque six ou sept ans les titulaires des divisions et des corps d'armée. A la fin de leur temps ils reprendraient leur place à la tête de leur régiment et y vieilleraient sans danger pour la haute direction des opérations militaires. Cet idéal est peut-être irréalisable ; ce serait l'œuvre d'un homme d'Etat prévoyant et psychologue de s'en approcher le plus possible ; la séparation absolue du grade et du traitement basé sur l'ancienneté, d'avec ces fonctions temporaires de commandant, confiées en considération de l'activité de corps et d'esprit serait la condition préalable à établir.

Voilà, dessinée à très grands traits, une opinion qui peut se soutenir au sujet du règne des vieux. Elle est peut-être inexacte ; elle a au moins le mérite de ne pas infliger une solution en bloc à un problème aussi délicat et pour lequel il me semble nécessaire de distinguer et de sous distinguer. D'ailleurs ces quelques lignes n'ont pas la prétention d'avoir dit le dernier mot ; les problèmes sociaux sont de ceux qu'on peut reprendre. Peut-être l'idée viendra-t-elle à l'un de mes lecteurs de revenir à celui-ci et de l'approfondir comme il le mérite ; je ne souhaite qu'une chose, c'est que mes réflexions ne s'écartent pas trop de ses conclusions.

HENRI MAZEL.

POURQUOI PAS?

Quelle que soit l'ingéniosité psychologique de M. Maurice Barrès, avec quelque finesse qu'il analyse son *moi italo-lorrain*, quels que soient son savoir faire et son savoir vivre et quelle que soit sa haute situation politico-littéraire, il est une chose, la seule peut-être, en quoi sa précieuse duplicité d'esprit n'est pas compétente : la Poésie. Nous avons su les nerfs de M. Barrès et nous avons pu juger curieux le jeu de leur sensibilité complexe, mais son cœur ne s'est jamais révélé ; et le vieux vers, dont sourit peut-être encore le chroniqueur du *Figaro*, reste éternellement :

« Ah ! frappe toi le cœur, c'est là qu'est le génie. » Quel que « jeune homme moderne » que se puisse croire le député de Nancy, il est à présumer qu'il n'est pas le seul prototype de ses cadets.

Son récent éloge de M. Jean Moréas (contrastant avec l'honnête et sincère emballement de M. Mirbeau au sujet de Maeterlinck) est ambigu et fuyant : après l'insulte obligatoire aux jeunes littérateurs de ces temps, ce qui le dégage vis-à-vis de son public, M. Barrès prononce, avec une apparente hardiesse, le mot de chef-d'œuvre dont, immédiatement, il analyse et diminue la flatterie ; il s'extasie, non sans malice, sur le titre même de l'œuvre ; « le *Pélerin Passionné* — dit-il — l'un des plus délicieux titres que j'aie rencontrés dans l'interminable etc..... nous émeut depuis un an qu'on l'annonce. » Or, M. Barrès, qui a lu Shakespeare, sait à quoi s'en tenir malgré sa, vraiment improbable, émotion d'une année ; il affirme que, quant au vocabulaire, M. Moréas à raison « en théorie » et lui reconnaît « la sûreté d'un sauvage assemblant les pierres de ses colliers de danse » ; suit, toutefois, une atténuation explicative et élogieuse.

Pour nous, avec l'assentiment des meilleurs esprits et tout en gardant à M. Moréas la sympathie qui se doit, nous dirons, hautement aussi, qu'un poète est né de ce dernier quart de siècle : il en est un dont les vers sont nouveaux après vingt lectures et invitent toujours à de nouvelles joies ; qui eut le cœur simple et l'âme noble, et une finesse plus fine que celle, même, de M. Barrès et une intuition plus claire que celle, même, de M. Moréas ; il n'est qu'un écrivain de cette génération dont l'œuvre puisse être dite chef-d'œuvre, et le seul compagnon que quelque dignité nous permette d'appeler initiateur, c'est Jules Laforgue. Que M. Barrès soit fermé à ces émotions, rien de plus naturel et certes nous ne pourrons lui faire un crime d'une putative stérilité de cœur dont la nature, prodigue ou avare, serait seule responsable. M. Barrès est « intéressant», nous nous plaisons à le « goûter » ; mais nous emprunterons volontiers son léger scepticisme pour juger de ses « émotions. »

*
* *

Quant à M. Moréas, nous ne savons s'il se fait illusion, mais, il nous semble, que sa haute réputation n'a pas à gagner aux groupements littéraires qu'il se plait à ordonner depuis tantôt six années. Ce chassé-croisé de noms estimés ou peu répandus dans le monde des lettres, ces énumérations de « poètes symbolistes », ces listes où l'on biffe parfois un nom à la suite de discussions de café, que l'on complète selon les circonstances, excitent-elles quelque intérêt dans le public ? nous l'ignorons ; mais nous pouvons présumer que tout littérateur de quelque cérébralité n'y trouve profit ni agrément, et l'effet en est, peut-être, une certaine lassitude.

Mais, puisqu'il s'agit de ces choses, aimons à rappeler — en cette feuille dont le caractère peut admettre qu'on y traite de pareilles vétilles — que l'attitude de certains poètes, en ces temps étranges, fut toujours réservée et telle qu'il convient à qui s'arroge un titre hautain. Si « l'Ecole » symboliste est riche de nomenclature et de publicité, peut-être, si l'on en défalquait trop de noms, peut-être que l'œuvre collective de cette fictive association apparaîtrait plus pauvre de voluminets et de plaquettes ; or

n'est-ce pas chose peu digne, il est vrai, de sérieuse discussion — mais curieuse à scruter, en une heure de loisir — que la raison déterminant le fauteur même de « l'Ecole » symboliste à écarter cela qui pouvaient constituer un semblant d'entité littéraire à cette « école », et à réduire au presque néant son œuvre écrite ? Une explication, il se pourrait spécieuse, de cette attitude nous est suggérée par le petit volume de l'œuvre même de M. J. Moréas ; mais il est trop lettré pour ignorer qu'un sonnet sans défaut vaut seul un long poème, et puis, somme toute, l'œuvre individuelle de tel de ces poètes d'un intermittent symbolisme n'est pas si encombrante qu'elle contraste par trop avec la sienne — non, une autre raison semble plus plausible : pour suffire à l'instinct de classification, qui régit la petite cervelle moyenne des pauvres créatures que nous sommes, il faut à toutes générations 1^o un terme générique : *symbolisme*, par exemple, et 2^o une individuation du genre : *Jean Moréas*, si l'on veut ; or il pouvait importer d'être ce nom — l'art n'étant pas, nécessairement, une fin exclusive — ce nom, M. Jean Moréas l'est, ou le devrait être.

Pourquoi ? mais pourquoi pas : il a tout fait pour cela ; et ce n'est pas nous qui lui contesterons cette glorie.

Nous avons entretenu avec M. Moréas des relations littéraires empreintes de sympathie, avec cette nuance de déférence qui se doit à un aîné et, bien qu'on insinue que nous devons un jour « abandonner » notre « idole » (ces termes ont-ils été choisis avec une maladresse voulue et comme une sournoise invite ?) nous clorons cette causerie en l'assurant — par de là les mesquineries présentes — de notre haute estime, qu'il saura apprécier, peut-être, malgré la louange plus retentissante, si non moins opportune, du chroniqueur du *Figaro*.

FRANCIS VIELÉ-GRiffin.

NOTES ET NOTULES

BIBLIOGRAPHIE

EN DECOR (*Savine*, éditeur, 12, rue des Pyramides).

Paul Adam vient d'écrire *En décor*, Avec *Soi*, *Etre*, *Essence de soleil*, s'affirme, là, une originalité puissante. De la série de ces romans toujours valeureux qui mettent aux prises l'âme avec ses destins futiles ou graves ce dernier se distingue par la splendeur d'un émail particulier et on pense à le lire que vraiment, un Auteur, par de tels livres, devrait être promu déjà vainqueur de la fortune tandis qu'il se trouve que, par les mauvaises conjonctures d'un temps ingrat; il en est à nous donner le spectacle de quelqu'un qui lutte avec héroïsme et sécurité — au dépens de ce qu'aurait pu lui procurer la connivence avec le goût public — pour hausser la médiocrité des lecteurs à sa supériorité disproportionnée à l'époque; et ce rêveur de faits antérieurs, aussi voyant lucide d'évènements contemporains, est mis en quelque sorte en interdit par l'assentiment général auquel il échappe par la double incompatibilité de sa nature qui est d'être, à la fois, un évocateur de passés mystérieux à l'ignorance et un analyseur sage et satirique des préoccupations actuelles : double don par qui il offusque l'aveuglement universel.

Pour tout artiste l'œuvre de Paul Adam est plein de satisfactions admiratives.

En décor — haute chronique à la façon d'un Froissard imaginatif et livre qui expose en fictions des sorts qu'on sent personnels est, en un style qui va de l'emphase lyrique à de l'ironie, l'amplification d'évènements authentiques qui éclairent et constituent une manière de vivre, en une ville héroïque et provinciale, d'un jeune homme de notre temps supérieur aux milieux qu'il fréquente,

hanté de rêves et incapable par la bonne constitution de son esprit d'adopter simplement le décor de faste social qui l'environne et impuissant à affilier une sorte d'héroïsme natal qui est en lui l'à à peu près pratique des sentiments et des idées ambiantes que sa nature reprouve.

L'être excessif qui est en jeu parmi cette vie particulière de chevauchées, de chasses, de politiques locales, d'amours, d'intrigues surpassé, à chaque instant, ce que lui offre l'apparence. Il a cette sorte d'infirmité noble qui consiste à ne pouvoir point attribuer aux choses leur valeur conventionnelle et le sortilège social et sentimental qui tenta de l'envouter, en sa perfide restriction, s'évanouit devant l'Indiscret coupable d'avoir voulu attenter à « l'Erreur originelle ».

Ce drame a lieu, à travers la fougue éblouissante des mots et la haute verve de la phrase, en scènes nettes et mystérieuses où passent avec des mimiques graves, fuites ou hautaines des types inoubliables.

R.

* * *

Le Pélerin Passionné, par Jean Moréas (Vanier éd.) — Le nouveau livre de M. Jean Moréas se commente lui-même :

« Moi que la noble Athène a nourri,
Moi l'élu des Nymphes de la Seine,
Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri.

L'intègre élément de ma voix
Suscite le harpeur, honneur du Vendômois ;
Et le comte Thibaut n'eut pas de plainte plus douce
Que les lays amoureux, qui naissent sous mon pouce

L'Hymne et la Parthénie, en mon âme sereine,
Seront les chars vainqueurs qui courront dans l'arène ;
Et je ferai que la Chanson
Soupire d'un tant ! courtois son,

Et pareille au ramier quand la saison le presse,
Car par le rite que je sais,
Sur de nouvelles fleurs, les abeilles de Grèce
Butineront un miel français. »

M. Jean Moréas parle haut au nom de son art — tout de premier plan — ; il en a le droit : ses beaux vers truculents comme des fruits du midi, gorgés de sucs épais et trop doux sont bien des plus sapides que nous ayons goûté.

Comme nous aimons ouïr :

« Aganippides....
C'est votre haleine fertile,
Sacrant ma bouche inutile
Qui fait qu'indigne je sais,
De gentil son et de haut style,
Hausser le nombre Français. »

Ce livre a été accueilli par les critiques du *Temps*, du *Figaro*, etc. etc., comme il se devait — et de telle sorte que nos protestations indignées contre le silence dont on étouffe d'ordinaire les belles œuvres littéraires doivent, aujourd'hui se muer en éloges; — nos félicitations donc à MM. France et Barrès..... mais Jules Laforgue?

Vient de paraître

Chez TRESSE et STOCK :

L'Imprévu, par G. Guiches. Une étude d'égoïste, terne et grise, écrite d'une façon honorable et sans charme.

Chez GENONCEAUX :

Les chants de Maldoror, par le comte de Lautréamont. Réédition d'un livre qui laisse loin derrière lui les hurlements de Pétrus Borel le Lycantrope, mais qui ne requiert pas un plus grand intérêt que le Champavert.

A la Librairie de l'Art Indépendant :

Tête d'or, un drame sans nom d'auteur, où quelques belles scènes visiblement (trop peut-être) inspirées de Shakespeare et d'Eschyle. Nous ne comprenons pas, d'après quelles lois rythmiques ce poème est écrit.

A Gand :

L'Etudiant socialiste, journal mensuel.

Pour paraître prochainement :

Aénor, poème légendaire, par A. Delaroche.

L'Echarpe d'Iris, par A. Saint-Paul.

A la librairie de l'Art Indépendant, et chez Lacomblez, à Bruxelles : « *Les Quatre Faces* » par Bernard Lazare. (Edition des *Entretiens Politiques et Littéraires*).

Le monde des théâtres :

La honteuse saturnale où l'on a traîné le cadavre de Bizet se complète par l'annonce d'un *concours poétique* : douze rimeurs éventuels, après avoir touché quelques francs en salaire, verront — à en croire le prospectus — leur œuvre imprimée et ornée de *leur propre portrait*, à l'eau-forte. Péculat et Vanité, voilà bien deux muses modernes. A l'œuvre, parnassiens !

Les vrais amis de Bizet, — musicien à qui l'on doit quelques arrangements heureux de mélodies populaires, — n'auraient-ils pas dû rappeler aux journalistes organisateurs de l'étrange souscription que l'on sait et de la ridicule cérémonie célébrée le mois dernier à l'Opéra-Comique, que la sotte exagération des enthousiasmes injustifiés peut ne pas nuire seulement aux admirateurs, mais à l'admiré ?

A l'Odéon *Tartufe* : M. Maurice Burrès, attitude correcte, conférencie debout et débite de mémoire. Genre d'esprit très spécial qui a besoin, pour être goûté, de la connivence des auditeurs et auquel on peut être complètement réfractaire. S'exprime en français ; voix un peu sèche ; accentue légèrement à la lorraine et aime l'esprit jésuite parce qu'il est fait de longueur et d'ambition et qu'il a quelque rapport avec cette manière de sentir, propre au conférencier, qui sait profiter de son émotion. Bonne salle placide.

Le Gérant : J.-R. BOUTHORS.

Paris. — Imp. BEAUADELOT et MELIÈS, 16, rue de Verneuil.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

- PAUL ADAM. — *La Glèbe.*
— — — *Etre.*
— — — *Essence de Soleil.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.*
EDMOND BAILLY. — *Lumen.*
MAURICE BARRÈS. — *Sous l'Œil des Barbares.*
— — — *Un Homme libre.*
PAUL BOURGET. — *Madame Bressuire.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
EDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*
FÉLIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*
EMILE GOUDEAU. — *Poèmes ironiques.*
— — — *La vache enragée.*
F. HEROLD. — *Les Paéans et les Thrènes.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvres.*
E. MIKHAEL et BERNARD LAZARE. — *La Fiancée de Corinthe.*
STEPHANE MALLARME. — *Œuvres.*
STUART MERRILL. — *Les Gammes.*
EPHRAÏM MIKHAËL. — *Poésies.*
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
JEAN MOREAS. — *Les Cantilènes.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Songes.*
HENRI DE REGNIER. — *Episodes.*
— — — *Poèmes Anciens et Romanesques.*
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit.*
J.-H. ROSNY. — *Le Termite.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bul.*
JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Les Cygnes.*
— — — *Ancoœus*
— — — *Joies.*
T DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

Viennent de Paraitre :

EN DÉCOR

Par **Paul ADAM**

LE PÉLERIN PASSIONNÉ

Par **Jean MORÉAS**

LA GLOIRE DU VERBE

Par **Pierre QUILLARD**

Sous Presse :

LE MIROIR DES LÉGENDES

Par **Bernard LAZARE**

ROBES ROUGES

Par **Paul ADAM**

LES FASTES

Par **Stuart MERILL**

EURYTHMIE

Par **Francis VIELÉ-GRIFFIN**